

P E R S O N N A G E S .

M onsieur BRÉCOUR, chef de Troupe.	<i>Mr Dehesse.</i>
Mde BRÉCOUR, son épouse.	<i>Mr. Champville.</i>
Un Maître de Ballet.	<i>Mr. Lejeune.</i>
Un autre Maître à déclamer.	<i>Mr. Carlin.</i>
Un Poète satyrique.	<i>Mr. Rochard.</i>
Un Payfan.	<i>Mr. Caillan.</i>
Pierrot.	<i>Mr. Desbrosses.</i>
JUSTINE, Débutante pour le Tragique.	<i>Mde Favart.</i>
CATINON, Débutante pour la Danse.	<i>Mlle Foulquier.</i>
NELLE, Débutante pour le Chant.	<i>Mlle Desglands.</i>
Mlle JULIE.	<i>Mde Bertinazzi.</i>
ROSALIE.	<i>Mlle Camille.</i>
HORTENSE.	<i>Mlle Lafond.</i>
ROSETTE.	<i>Mde Bagnoli.</i>



L A
NOUVELLE
T R O U P E.

Le Théâtre représente une salle de Comédie.

SCENE PREMIERE.

PIERROT *battant la caisse.*



Coutez moi, Messieurs, Mesdames,
Le sieur Brécour fait à sçavoir,
Pour le plaisir des hommes & des fem-
mes,

Qu'en cette ville, il est d'hier au soir.

Il rebat la caisse, ce qui attire.

SCENE II.

JULIE, ROSALIE, HORTENSE,
ROSETTE, PIERROT.

PIERROT *sans le voir.*

LE sieur Brécour arrive exprès de Lombardie,
Pour établir en ce pays,

A ij

Un Théâtre de Comédie.

Il recevra des Acteurs à tout prix.

Mais il veut que sur-tout les femmes soient jolies.

Le sieur Brécour, afin d'y parvenir,

Me charge de bien avertir

Qu'il permet les amans & les tracasseries.

JULIE.

Mon cher ami, pourrois-je lui parler ?

HORTENSE.

Jecrois à ce Monsieur un bien bon caractère.

ROSALIE.

J'ai ce qu'il faut pour être un sujet nécessaire.

ROSETTE.

A ce Théâtre là je prétens exceller,

PIERROT.

Je le crois, vous avez le bonheur de me plaire,

Je vais chercher mon Maître & le faire venir.

JULIE.

Non, je te suis plutôt, je veux le prévenir.

ROSETTE.

Le prévenir ! fy donc, ne soyez pas si bête.

JULIE.

Pourquoi donc ?

ROSALIE.

Ce seroit se jeter à la tête.

Nous gênerions ces Messieurs-là

JULIE.

Mais le Chef d'une Troupe a bien quelque avantage.

ROSETTE.

C'est à lui de venir nous rendre son hommage,
Et s'il sçait son devoir, sans doute il y viendra.

JULIE.

En verité je vous trouve charmante,
Avec votre fierté.

ROSETTE.

Mais elle me convient.

JULIE *ironiquement.*

A titre d'Actrice excellente.

ROSETTE.

Ah! sans l'être, on vaut mieux que vous.

JULIE.

Impertinente!

ROSETTE.

Les gestes sont de trop.

JULIE.

Je ne sçais qui me tient...

ROSETTE.

Moi, s'il faut qu'une fois ma bile soit émue,
Je rabattrai vos aïts & vos tons menaçans.)

HORTENSE.

Courage, ferme, allons, donnez en pleine rue
Une scène à tous les passans.

JULIE.

Nous nous trouverons seule à seule.

Et j'en aurai raison.

A, iij

ROSALIE.

Quelle aigreur dans l'accent !
Vous êtes trop commere.

JULIE.

Et pour vous, trop bégueule.

ROSALIE.

Bégueule ! quelle horreur ! ah ! quel terme of-
fensant !

ROSETTE.

Peut-on vous reprocher un pareil caractère,
Vous qui donnez souvent dans le défaut contraire ?

JULIE.

Mademoiselle, enfin, court après les bons mots,
Voilà de quoi son bel esprit s'occupe.

ROSETTE.

Pour vous, vous n'êtes pas si dupe.

JULIE.

Vous aurez la bonté d'expliquer ce propos.

ROSETTE.

Vos amis en feront bien mieux le commentaire.

JULIE.

Et moi, je saurais bien vous apprendre à vous taire.

ROSETTE.

Ah ciel ! vous me faites trembler.

JULIE.

Oui, oui, nous rabattons ce ton de raillerie.

ROSETTE.

Au secours, au secours; on en veut à ma vie.
On veut m'empêcher de parler.

SCÈNE III.

BRÉCOUR, LES SUSDITES, PIERROT.

BRÉCOUR.

Qui peut donc exciter tant de criaileries?
PIERROT.

Ce sont quatre bonnes amies

Qui désireroient fort s'engager avec vous.

BRÉCOUR.

Il paroît qu'elles sont d'un commerce bien doux.

ROSALIE.

Le sieur Brécour m'a l'air d'un plaisant froid & fade.

BRÉCOUR.

Pierrot, pendant que je vais être ici,
Empêchez nos voisins de iouer la parade.

PIERROT.

Très volontiers : entrez, entrez, Messieurs; voici
Le vrai jeu, le grand jeu pour les belles Princesses.

C'est ici qu'avec agrément

On développe les finesse

Du beau sexe doux & charmant,

A IV

Venez voir la nouvelle pièce,
 Elle commence en ce moment.
 Si chaque belle ici vient avec son amant,
 A coup sûr nous aurons la presse.

S C E N E I V.

BRE' COUR, HORTENSE, JULIE,
 ROSETTE, ROSALIE.

BRÉCOUR.

Vous avez des talens & je n'en doute pas,
 J'en découvre un sur - tout dont je fais très
 grand cas.

C'est que vous êtes fort jolies.

ROSALIE.

Nous le sçavons, & cependant
 Nous n'en sommes pas moins polies.

BRÉCOUR.

On en aura pour vous un zèle plus ardent,
 Une jolie Actrice est toujours applaudie.
 Lorsqu'elle à des façons, elle enchaîne les cœurs,
 Elle sçait attirer bien plus de Spectateurs
 Que la meilleure Comédie.

Une Troupe, avec vous, se passeroit d'Auteurs,
 Des regards agaçans, une mine folâtre;
 Un sourire équivoque à nos petits Seigneurs,

Font la fortune d'un Théâtre.

ROSETTE.

Je fçais ce rôle-là sur le bout de mon doigt.

BRÉCOUR.

Mais, je le juge assez : est-ce dans la finance,
Que sont vos vrais amis ?

ROSETTE.

Mais oui.

BRÉCOUR.

Cela se doit.

Et j'admire votre prudence.

Et les vôtres à vous ?

HORTENSE.

Ils ne sont pas françois.

BRÉCOUR.

Je vous en félicite ; une fille qui pense,

Et qui veut avoir du succès,

Doit faire aux Etrangers les honneurs de la France.

Et vous ?

JULIE.

Pour moi, bornée aux sentimens,

J'y mets mon plaisir & ma gloire,

ROSETTE

On n'a pas de peine à la croire ;

Elle n'a pas de Diamans.

ROSALIE.

Moi je n'ai que des partisans.

AV

BRÉCOUR.

Tant mieux, tant mieux ; cela remplit bien le
Parterre.

D'ailleurs je compte bien, vraiment,

Qu'entre vous amicalement,

Vous ne manquerez pas de vous faire la guerre.

Cela fait des partis qui prennent des billets.

Chaque jour produira des cabales nouvelles ;

J'espère payer tous mes frais

Avec l'argent de vos querelles.

HORTENSE.

Rayez cela de vos papiers,

Nous n'avons jamais eû de disputes ensemble.

BRÉCOUR.

Quels rôles jouerez vous ?

toutes quatre ensemble.

Je jouerai les premiers.

BRÉCOUR.

Vous êtes d'accord, ce me semble.

SCENE V.

Mad. BRÉCOUR, LES SUSDITS.

Mde BRÉCOUR.

A Ce qu'il me paroît, vous me comptez pour
rien,

Monseigneur Brécour, moi qui suis votre épouse.

BRÉCOUR.

Ma chere femme, il s'en faut bien,
Pour me faire enrager je vous compte pour douze :

M^{de} BRÉCOUR.

J'ai grand tort en effet : quoi ! sans mon agrément !
Vous prenez des sujets en femmes ?

ROSETTE.

Doucement.

Vous ne sçavez pas qui nous sommes.

BRÉCOUR.

Eh bien ! faites le choix des hommes,
Et nous aurons chacun, notre département.

M^{de} BRÉCOUR.

Non, s'il vous plaît, ma modestie
Souffriroit d'agrèer dans une compagnie,
Des hommes : on diroit que ce sont des amans.
J'ai seulement pris soin, dans mes heures perduës,

De mettre au rang de mes recrues

Un Orchestre formé de soixante instrumens.

BRÉCOUR.

De soixante instrumens ! La peste !
Me voilà ruiné.

ROSETTE.

Que Madame est modeste !

ROSALIE.

Madame a du talent pour les momens perdus.

HORTENSE.

De ceux qu'on ne perd pas, que feroit-on de plus ?

A VI

M^{de} BRÉCOUR.

Monsieur Brécour à tant de négligence,
Qu'il faut y suppléer.

JULIE.

Que de reconnoissance
Ce Mari là vous doit !

BRÉCOUR.

J'en sens bien les douceurs.

M^{de} BRÉCOUR.

J'ai crû devoir encor prendre douze Danseurs.

ROSETTE.

Comment ! la Troupe en est nombreuse.

BRÉCOUR.

En revanche je parierois
Qu'elle na pas choisie une seule Danseuse.

M^{de} BRÉCOUR.

Peut-on sçavoir l'emploi que ces Dames auront ?

HORTENSE.

Madame, on vous connoît, & l'on vous rend jus-
tice,

Les rôles qui vous déplairont
Seront les nôtres.

M^{de} BRÉCOUR.

Moi, je suis sans artifice,

Et je n'ai point la passion
De jouer tout sans nulle exception.

Mais je réclame dans les pièces

Les rôles de douceurs & des vivacité.

J'aime à représenter les petites Maîtresses.
Les grands airs, le bon ton & la naïveté,
Ont des nuances, des finesses,
Que je saisis avec sagacité.

Douairières d'Empereurs, Païfanes, Princesses,
Agnès au dehors simple, avec l'esprit adroit,
Prudes au cœur sensible, ayant un air bien droit,
Ridicules enfin de toutes les espèces,
Sont des rôles brillans, pleins de délicatesses,
Qui m'appartiennent de plein droit.

JULIE.

Vous formez à vous seule une Troupe.

M^{de} BRE' COUR.

Sans doute.

BRE' COUR.

Vous avez bien raison, je sçais ce qu'il m'en coûte.

M^{de} BRE' COUR.

Eh quoi ?

BRE' COUR.

De n'avoir pas un instant de repos ;
Quand je suis avec vous, ma tête est si troublée,
De vos discussions & de tous vos propos,
Que je me crois à l'Assemblée.

M^{de} BRE' COUR.

Qui ? moi ! je vous cède toujours,
Et de vos volontés je fais mes loix formelles
C'en est assez, Mesdemoiselles,
Nous n'avons pas besoin de vos secours.
Sortez.

BRE'COUR.

Je vois bien que Madame
A beaucoup de respect pour mes arrangemens.

ROSETTE.

Moi, je m'en tiens à mes engagemens.
Je fors, mais sans adieu.

M^{de} BRE'COUR.

La colere m'enflamme!

JULIE.

Et moi, je ne veux pas vous laisser un Amant.

HORTENSE.

Monsieur, vous me ferez raison de votre femme.

Elle ne pourra pas vous tromper un moment.

Je la suivrai par-tout.

M^{de} BRE'COUR.

Ah! je tombe en foiblesse!

ROSALIE.

Moi, je compte, belle Princesse,

Vous arracher un jour les yeux tout doucement.

SCENE VI.

M^{de} BRE'COUR, BRE'COUR.

M^{de} BRE'COUR.

Pour composer une Troupe comique,
Reconcilions nous, & cherchons des sujets.

Il faut trouver un Maître de Ballets.

Un compositeur de Musique ,
Un Poëte saillant pour faire des couplets ,
Quelqu'un pour les chanter d'une façon qui pique ,
Un Acteur pour jouer les rôles de valets ,
Et qui soit naturel sans paroître Gothique ,
Un bon Décorateur qui ménage les frais ,
Des Buralistes sûrs , des Actrices sans clique ,
Un Parterre poli , qui n'ait point de sifflets ,
Et sur-tout un Auteur qui soit bien satyrique.

S C E N E VII.

Un Maître de BALLET, M. & Mad.
BRE'COUR.

Le Maître de BALLET.
JE suis certain de l'accueil le plus doux ,
Et viens dans cet espoir me présenter à vous.
Je suis une excellente emplette ;
J'ai parcouru les terres & les mers ;
De tout ce que j'ai vu , j'ai fait une gazette.
Je n'ai point employé la prose , ni les vers ;
J'ai voulu me servir d'un langage uniforme ,
Qui puisse être entendu chez les peuples divers.
J'en retrace les mœurs , les vices , les travers ,
Je donne à cette histoire une nouvelle forme ;
C'est un tableau vivant des usages , des airs ;
Ils sont en actions au lieu d'être en maximes.

En un mot, j'ai voulu réduire en Pantomimes
 Les ruses dont l'Amour se fert dans l'univers,
 Et j'en fais des Ballets sublimes.

BRÉCOUR.

C'est un projet nouveau, curieux & moral,
 Qu'un *prospectus* des mœurs en gavottes nouvelles.

M^{de} BRÉCOUR.

Sur-tout lorsque l'on sçait en peintures fidelles
 Y garder le costume & le national.

J'aimerois par exemple un ballet Pastoral.

Le Maître de BALLET.

Ce seroit prendre une inutile peine,
 Un ballet Pastoral peint la fidélité.

Je ne sçaurois, en vérité,

Où poser le lieu de la scène.

BRÉCOUR.

Oui, c'est dépayser la danse absolument.

M^{de} BRÉCOUR.

Mais, cependant en France on aime constamment.

Le Maître de BALLET.

Les amours de deux mois y sont tristes & fades;

J'ai réfléchi longtems sur le cœur des François.

Il faudroit pour pouvoir le peindre avec succès,

Qu'un Ballet fût tout en passades.

BRÉCOUR.

Vous saisissez bien les objets.

Le Maître de BALLET.

J'ai sur tous les climats composé des sujets.

Par exemple , j'ai peint une intrigue Espagnole.
Un amant vient danser un pas bien languoureux ,
Au triste son de la viole.

Il trace dans ses pas son martyre amoureux.

Au bout d'un certain tems une Beauté divine

Ouvre une jalousie , & se rend à ses vœux ;

Une échelle de corde aussi-tôt l'achemine ;

Je fais exécuter alors un pas de deux ,

Que l'Orchestre discret accompagne en Sourdine.

B R E' C O U R.

Pour un moment si glorieux ,

Une Sourdine ici paroîtroit fort bizarre.

Le François fait souvent sonner une fanfare ,

Pour annoncer qu'il est heureux.

S C E N E V I I I.

PIERROT, Mlle CATINON, LES
SUSDITS.

PIERROT.

Monsieur , je vous amene une jeune Danseuse.

Mde BRÉCOUR.

Elle n'est point trop mal , & me plairoit très-fort.

BRÉCOUR.

Taisez vous , vous sçavez qu'elle est de mon res-
fort.

Mlle CATINON.

Je me trouve donc bienheureuse.

Le Maître de BALLET.

Elle est jolie & faite au tour.

Mme CATINON, *(elle fait un entréchat.)*

Ah! je dois faire peur, je suis si fatiguée

BRE'COUR.

Peste! qu'est-elle donc, quand elle est reposée!

Mlle CATINON.

La nuit au Bal j'ai dansé jusqu'au jour.

PIERROT.

C'est ma cousine au moins, elle est assez gentille.

Je lui ressemble un peu; mon père m'a conté

Que les femmes de n a famille

Se distinguent toujours par leur légèreté.

Mme CATINON.

Mais il est vrai, je suis assez légère

PIERROT.

Vous sautez joliment, vous tenez de ma mère;

Mais, elle a bien d'autres talents.

Mlle CATINON.

Oui, j'ai joué la Comédie

Dès l'âge de cinq à six ans,

Et je m'y suis vue applaudie,

Sur-tout dans les rôles décens.

Mme BRECOUR.

Oh! c'est une vertu; voyons que je contemple.

Mais vous n'en ferez pas plus riche au moins.

BRÉCOUR.

Tant mieux.

Elle étudiera plus.

M^{de} BRÉCOUR.

C'est un mauvais exemple.

BRÉCOUR.

Qui par bonheur n'est pas contagieux,
Nous jouerons quelques jours ensemble.

M^{lle} CATINON.

Je m'en flatte.

Le Maître de BALLET.

Par la Danse, il faut débiter.

Je veux que son talent dans tout Paris éclate.

M^{lle} CATINON.

Eh bien! Que voulez-vous me faire exécuter?

Le Maître de BALLET.

Quelque morceau de conséquence ;

Entendez-vous un peu votre Art?

M^{lle} CATINON.

Peut-être mieux que vous. Eh! mais, il croit, je
pense,

Qu'on n'a jamais dansé que sur le Boulevard.

Le Maître de BALLET,

Je serois très fâché de vous mettre en colère.

BRÉCOUR.

Point de querelle au moins, j'aime la paix.]

Mlle CATINON.

Moi, je ne me ne fâche jamais.
Mais, Monsieur est un fat; soit dit sans lui déplaire.

M^{de} BRÉCOUR.

Est ce-ainsi que devrait parler une Écolière!

Mlle CATINON.

Écolière!

M^{de} BRÉCOUR.

Monsieur est Maître de Ballets.
Il a d'ailleurs la figure agréable.
Par conséquent il est fort estimable.
J'estime les hommes bienfaits.

Le Maître de BALLE T.

Regardez-moi, Mademoiselle,

En chantant.

Voyez comme je fais ce pas.

M^{de} BRÉCOUR.

Il a vraiment la jambe belle.

En chantant.

Le Maître de BALLE T.

La, la, remarquez bien mes bras.

M^{de} BRÉCOUR, à Mlle Catinon.

En feriez-vous autant?

Mlle CATINON.

Je ne le pourrais pas.

Monfieur me paroît un modèle.
Je vais effayer cependant.

Elle danfe.

Le Maître de BALLET.

Fort bien ; cela s'appelle un talent furprenant.

BRÉCOUR.

C'est Zephire amoureux qui dans un lieu chara-
pêtre

Vient caresser les fleurs que le Printems fait naître.

Le Maître de BALLET.

Dansé par vous , un pas est toujours neuf.

Mlle CATINON.

Puis-je fçavoir ce que Madame en pense ?

Mde BRÉCOUR.

Hon , hon.

Mlle CATINON.

Monfieur Brécour aura plus d'indulgence.

BRÉCOUR.

(haut)

A part.

Pour moi, Mademoifelle... Ah! que ne fuis-je veuf!

Le Maître de BALLET.

Dans une danfe vive êtes vous auffi forte ?

Mlle CATINON.

Non je fuis trop pefante.

Le Maître de BALLET.

Et moi , je n'en crois rien.

Voyez mes entréchats.

M^{de} BRÉCOUR.

Faites-en de la forte.

M^{lle} CATINON.

Je ne pourrai jamais les passer aussi bien.

M^{de} BRÉCOUR.

J'en suis au comble de la joye.

M^{lle} CATINON *dans une entrée vive.*

Le Maître de BALLET.

Ah Ciel ! quelle légèreté !

Comme tout son corps se déploie !

BRÉCOUR.

Elle joint la justesse à la vivacité ;

C'est un Ballor que la terre renvoye.

Le Maître de BALLET.

Vos triomphes seront complets :

Bien loin de vous compter parmi les Écolieres,

Je compte retirer grand fruit de vos lumières,

Et nous composerons ensemble les Ballets.

M^{lle} CATINON.

Je pourrai vous aider peut-être.

Je me charge des pas de deux.

Ils seront plus voluptueux

Que ceux du plus habile Maître.

Elle sort en dansant.

S C E N E IX.

Mlle DESGLANDS , M. & Mde BRE'COUR ,

Le Maître de BALLET.

Mlle DESGLANDS , *au Maître de ballet.*

J'Ose à peine me présenter,
Et ma timidité me fera tort peut-être.

Malgré cela , je voudrois débiter.

BRÉCOUR.

C'est moi qui suis ici le maître ;
Et non , Monsieur : on doit me distinguer à l'air.

Le Maître de BALLET.

Et plus encore à l'âge.

Mlle BRÉCOUR.

Oui , le fait est très-clair.

BRÉCOUR.

Quel est votre talent ?

Mlle DESGLANDS.

Monsieur , je me présente

Pour chanter.

Mde BRÉCOUR.

Ah ! fort bien , c'est mon département.

J'ai la voix belle & fort to chante ;

Ma fille , je m'en vais vous juger promptement.

Le Maître de BALLE T.

Si vous voulez , je vais en ce moment
Chanter avec Mademoiselle.

Mde BRÉCOUR.

Quoi ! vous sçavez chanter !

Le Maître de BALLE T.

Mais , l'excès de mon zèle

M'a fait tenter tous les moyens
De tâcher d'amuser le Public respectable.
Heureux , si des efforts aussi vifs que les miens
Peuvent le décider à m'être favorable !

Mde BRÉCOUR.

Vraiment ! il faut vous employer.

Le Maître de BALLE T

Peut-être avec succès pourra-t-on m'essayer ;
J'espere y réussir , aidé de vos lumières.

Mde BRÉCOUR.

N'en doutez plus , j'aime à voir les progrès
Des Débutans.

BRÉCOUR.

Ma femme a les belles manières.

Mlle DESGLANDS.

Je me flatte , Monsieur , de trouver quelque accès
Auprès de vous.

BRÉCOUR.

Sans doute & c'est sur vos attraits ,
Que mon engagement se fonde.

Je

Le Maître de BALLE T à Mde Brécour.
Je voudrois de Madame avoir une leçon.

Mde BRÉCOUR.

Volontiers, mais chantez d'abord une chanson.

Le Maître de BALLE T.

(Air noté.)

Zephire dans une plaine
Caresse toutes les fleurs,
La douceur de son haleine
Semble animer leurs couleurs.
L'Amour volant près des Belles
Produit les mêmes effets,
Et le mouvement de ses ailes
Donne la vie à leurs attraits.

Mde BRÉCOUR.

Aucun talent n'est comparable au vôtre,
De ce Théâtre-ci vous serez le soutien.

BRÉCOUR.

En effet il chante assez bien,
Il me fera dormir tout comme un autre.

Mais afin de me réveiller,

Je compte sur la Débutante

Mlle DESGLANDS.

Ah! daignez ne me pas railler,

Je suis déjà toute tremblante.

Mde BRÉCOUR.

Avec raison cela se dit d'abord,

B

C'est une règle accoutumée.

BRÉCOUR.

Mademoiselle oublie encor
De dire qu'elle est enrhumée.

Mlle DESGLANDS.

(*Air noté.*)

Quand le tonnerre éclate dans les airs,
Le Rossignol se tait dans un bocage :
Le calme vient après l'orage ;
Le Rossignol l'annonce à l'univers,
En recommençant son ramage.

Mde BRÉCOUR.

Elle chante passablement.

BRÉCOUR.

Elle a le son de voix charmant.

Le Maître de BALLET.

Ses cadences sont très-brillantes.

Ah ! les femmes sont étonnantes

Pour embellir tous les talens.

Mae BRÉCOUR.

Sous votre heureux pinceau, nos traits sont res-
semblans.

Je juge que Mademoiselle

Ne doit pas se borner à des Airs détachés.

Mlle DESGLANDS.

C'est pourtant la mode nouvelle.

M^{de} BRÉCOUR.

Plusieurs gens en sont peu touchés.

J'aime mieux les grands monologues ;
Les tendres sentimens ont sur moi du pouvoir,
Et de tout tems me furent analogues.

BRÉCOUR.

Oui, j'ai cru m'en appercevoir.

M^{de} BRÉCOUR.

Zirphé me transporte, & m'enchanté,
Lorsqu'elle dit d'une façon touchante :
Pourquoi me refuser le plaisir de vous voir ?

M^{lle} DESGLANDS.

Je vais, en le chantant, essayer de vous plaire.
(Elle chante.)

Pourquoi me refuser le plaisir de vous voir ?
Cher enchanteur, volez, remplissez mon espoir.

M^{de} BRÉCOUR.

Vous chantez trop en écolière.
Votre ame ne sent rien, & c'est-là le grand point ;
Et vous ne gesticulez point ;
Regardez moi, voilà tout le mystère.

(Elle chante.)

Pourquoi me refuser le plaisir de vous voir ?
Cher enchanteur, volez, remplissez mon espoir.

M^{lle} DESGLANDS.

Vous y mettez toute l'ame possible.

Le Maître de BALLET.

De votre voix j'admire les éclats.

M^{de} BRÉCOUR.

On réussit toujours, lorsque l'on est sensible.

BRÉCOUR.

Ce que j'en aime, sont ses bras.

M^{de} BRÉCOUR.

C'est un talent involontaire,

Produit par le ressort de l'Amour qui m'éclaire.

(Elle chante.)

Amour, que veux-tu de moi ?

Mon cœur n'est pas fait pour toi.

Le Maître de BALLET.

J'en disois tout autant avant de vous connoître.

BRE'COUR.

A ce qu'il me paroît, vous ne vous gênez-pas.

M^{de} BRE'COUR.

En demeurant, Monsieur fera peut-être

Diversifion à nos débats.

BRECOUR.

Oui, pourvû qu'avec vous Mademoiselle reste.

Mlle DESGLANDS.

Ce partage, Monsieur, a pour moi des appas.

C'est vous prouver combien je suis modeste.

Elle sort.

Le Maître de BALLET, à Brécourt.

Elle tire sur vous.

M^{de} BRE'COUR.

Sans doute.

BRE'COUR.

Eh bien ! tant mieux :

Avant peu nous ferons sans façon tous les deux.

S C E N E X.

JUSTINE, les sifflets.

JUSTINE, arrive en chantant.

*P*olido pastorello

Parlata des amoux,

De la rose nobello

Effagas les couloux.

BRE'COUR.

La gaité vous annonce.

JUSTINE.

Elle seule m'amène.

J'en fais ma principale loi,

Depuis que je suis née, elle a des droits sur moi.

De mon pays elle est la souveraine.

BRE'COUR.

Elle est drôle.

Le Maître de BALLET.

Je crois qu'elle joue à ravir.

B. iij.

M^{de} BRE' COUR.

Toutes ces gaîtés-là rarement ont de l'ame.

D'où venez vous ?

JUSTINE.

Madame,

J'arrive d'Avignon exprès pour vous servir.

M^{de} BRE' COUR.

Comment ! vous êtes seule ?

JUSTINE.

Oui.

M^{de} BRE' COUR.

Ciel ! quelle indécence !

JUSTINE.

Mais je ne suis pas fille, & je suis en puissance
De mari.

M^{de} BRE' COUR.

Pouvez-vous donc être si gaye.

JUSTINE.

Oui.

Pour m'éloigner plutôt de lui,

J'ai pris d'abord la Diligence.

M^{de} BRE' COUR.

Vous m'inspirez de l'inclination ;

Vous ferez mon conseil.

BRE' COUR.

La belle fonction !

A-t-on eu des égards pour vous pendant la route ?

M^{de} BRE' COUR.

Mais elle en mérite sans doute.

J U S T I N E.

J'étois avec d'honnêtes gens ,
Polis , attentifs , obligeans.

En femmes , nous avions d'abord deux Provençales,
Mere & fille venant toutes deux à Paris .

La mere excitoit tous nos ris,
Par ses leçons grammaticales.

Ma fille , vous allez voir les plus beaux esprits ;
Comme moi , prenez garde à l'accent du pais
Dans les syllabes principales.

En hommes, nous avions deux Juges bas-Normands,
Un Officier Gascon , d'environ quarante ans ,
La sœur d'un Avocat , précieuse & sçavante ;
De plus , un gros Prieur de la Ville du Mans ,
Qui revenoit des Eaux avec sa Gouvernante ;
Les deux Normands parloient de Procès appointé ,
Le Gascon d'intrépidité ;

Les Provençales peu farouches ,
Du matin jusqu'au soir chantoient avec gaité ;
Le gros Prieur ronfloit d'un air de dignité ,

Et la Gouvernante aux yeux louches
Les avoient sur son Maître incessamment tournés ,
Et prenoit son mouchoir pour écarter les mouches
Qui se plaçoient sans cesse sur son nez.

B R E ' C O U R .

Ne lui trouvez-vous pas une mine comique ?

Le Maître de BALLET.

Je suis certain qu'elle aura du succès.

M^{de} BRECOUR.

Eh ! Messieurs, c'est pour rien l'applaudir à l'excès.

JUSTINE.

Le dernier jour vit naître une histoire tragique,
Les Normands disputant tous deux sur un Procès,
Pour trouver des raisons, firent beaucoup de gestes.

Dans la chaleur de leurs débats,

Un coup de poing des plus funestes

Jetta la Provençale à bas :

C'étoit la mere ; avec un grand fracas,

Elle nous dit qu'elle étoit fort caduque.

Monsieur, poursuivit elle, en parlant au Gascon,

Tuez moi, sans façon,

Cette vieille perruque.

Elle s'évanouit afin de nous toucher ;

Aussitôt la fille s'écrie,

Eh ! ma mere ! ma mere ! arrête donc, Cocher !

Messieurs, Messieurs ! de l'eau de la reine-d'Hongrie !

Le Prieur s'éveille en sursaut.

Qu'est-ce donc qui peut faire un si grand tintamare ?

Alors le Gascon parlant haut,

Se met à crier, gare, gare,

Faites moi place, il faut qu'en cet endroit

La vengeance éclatante aborde à pleines voiles.

Je veux du seul bout de mon doigt,

Faire aller ce Normand visiter les étoiles.

Moi , je vais t'apprendre à parler ,
 Et dans l'instant te bien gauler ,
 Repartit le Normand d'une façon brutale :
 Le Gascon le voyant fâché ,
 Sent ralentir sa valeur martiale ,
 Recule , tombe , écrase un ferin panaché
 Que careffoit la jeune Provençale.
 Sandis , je sçavois bien que je tuerois quelqu'un.
 Cet événement m'est commun.
 Mon ferin que j'aimois autant qu'une personne !
 Qui me consolera jamais de son trépas ?

En accent Normand.

Il ne faut pas que cela vous étonne ,
 Cet habitant de la Garonne
 Ne s'entend à tuer que ceux qu'il ne voit pas.

M^{de} B R E' C O U R.

A vous entendre , je parie
 Que vous jouez très-bien la Comédie.

J U S T I N E.

Passablement , Madame.

M^{de} B R E' C O U R.

Je voudrois

Que vous eussiez le don de chanter une Ronde.

Le Maître de B A L L E T.

Un rien ne suffit pas pas pour attirer du monde.

J U S T I N E.

Peut-être j'y réussirois.

B v

BRÉCOUR.

On ne peut pas toujours donner des Comédies.

Quelquefois on veut s'attendrir ,

Je désirerois découvrir

Une Actrice qui sçît jouer des Tragédies.

JUSTINE.

Avec le tems on pourra me former.

BRÉCOUR.

Que l'on fasse venir le Maître à déclamer.

SCENE XI.

LES SUSDITS, ARLEQUIN

ARLEQUIN.

LE voilà tout porté.

BRÉCOUR.

Voilà votre Écoliere.

ARLEQUIN.

Mais je lui donnerai volontiers des leçons.

JUSTINE.

Vous me ferez plaisir.

BRÉCOUR.

Montrez-lui la maniere

De jouer le Tragique, & donnez-lui les tons.

M^{de} BRÉCOUR.

Vous allez sur mes droits, & je veux la première:

Lui montrer à chanter une ronde en dansant.

ARLEQUIN.

Vous voulez dégrader le genre intéressant.

Une ronde toujours doit être la dernière.

M^{de} BRÉCOUR.

C'est parler comme un Arlequin.

ARLEQUIN.

Tout de bon! je croyois avoir l'air de Tarquin.

M^{de} BRÉCOUR à Justine.

Chantez.

ARLEQUIN.

Non, déclamez.

JUSTINE.

Auquel obéirai-je?

BRÉCOUR.

Ma femme a tort; mais c'est un privilège

Dont elle doit jouir incontestablement.

Commencez par chanter un couplet de guinguette;

Ensuite, ainsi que Monsieur le souhaite

Vous pourrez réciter des vers pompeusement.

M^{de} BRÉCOUR.

Enfin, mon cher mari me cède & rend les armes;

Je le vois de mon sentiment.

B. vi

ARLEQUIN.

Je veux bien vous céder à cause de vos charmes.

JUSTINE à Brécour.

Je vais me conformer à votre jugement.

RONDE. Air : *En revenant de Nanterre.*

Tout le long de la rivière

Un jour la jeune Margot,

Portoit de chez la Meunière

Du lait à son fils Jacquot.

ARLEQUIN.

Madame, recevez mon amour sans courroux,

Ou mon trépas... ô ciel! Princesse, qu'avez vous?

Vous répandez des pleurs!

JUSTINE.

Ah! je crains ma foiblesse.

Vous voulez enlever mon cœur à la sagesse.

(Chantant.)

Je veux, Beauté Printanière,

T'embrasser, lui dit Charlot;

Ah! cria la Laitière,

Chœur. Prends donc garde à mon pot.

ARLEQUIN.

Me feriez vous, Madame, espérer du retour?

JUSTINE.

Je veux, Beauté Printanière,

T'embrasser, lui dit Charlot,

Puis il agit de manière

Qu'on ne le crut pas un sot.

Chœur. } Ah ! cria la Laitiere,
Prends donc garde à mon pot.

(Déclamant.)

Hélas ! je panche trop du côté de l'Amour.

ARLEQUIN *déclamant.*

Ah ! de ce côté-là, tombez, tombez, Madame.

Quand je suis un Heros, devenez une femme,

Ma constance & le tems obtiendront mon bonheur.

JUSTINE.

(Déclamant.)

Ne le crois pas, je suis une Reine d'honneur.

(Chantant)

Charlot, pour se rendre Maître,

La pressa sans dire mot :

Charlot, tu me prens en traître ;

Mon pied sort de mon sabot ;

Chœur. } Ah ! maman vient peut-être,
Et j'ai cassé mon pot !

(Déclamant.)

Je sçais bien quel parti prit autrefois Lucrece.

ARLEQUIN.

Vous me citez en vain l'histoire de la Grece.

JUSTINE.

A ce qu'il me paroît, vous êtes un grand Grec,

Mais n'esperez pas voir ma sagesse en échec ;

Car je n'eus de ma vie une seule foiblesse.

ARLEQUIN.

Vous avez dû souvent vous ennuyer, Princesse.

BRÉCOUR.

Sur cette Actrice-là je fonde un grand espoir.

Je crois qu'on peut la recevoir.

En qualité de chef souffrez qu'on vous embrasse.

C'est un droit, je l'attends de vous comme une
grace.

JUSTINE.

Volontiers.

M^{de} BRÉCOUR.

Dépêchez.

BRÉCOUR.

Un moment, je finis.

ARLEQUIN.

Et moi donc, s'il vous plaît.

JUSTINE.

Je vous dois cet hommage.

Le Maître de BALLET.

Ah! je dois réclamer aussi cet avantage.

BRÉCOUR.

Enfans, ainsi toujours puissiez vous être unis.

M^{de} BRÉCOUR.

O ciel! quel est ce personnage?

Je vous laisse avec lui, son air ne me plaît pas.

Le Maître de BALLET.

Je vous suis ; c'est , je crois , le parti le plus sage.

JUSTINE.

Je me sauve.

ARLEQUIN, à Justine.

Selon l'usage,

Madame , acceptez donc mon bras. *(Ils sortent.)*

S C E N E X I I .

ARISTE, BRÉCOUR,

ARISTE.

Cette dernière Pièce est un coup qui m'affoie,
Et je joins malgré moi la colère au mépris.

BRÉCOUR.

Qui peut vous irriter , Monsieur ?

ARISTE.

Un honnête homme

Ne peut plus à présent s'amuser à Paris.

Les Spectacles pour moi , jadis, avoient des charmes :

Je n'y puis plus aller sans me mettre en courroux.

On tire à bout-portant sur nous ;

Et la Philosophie y passe par les armes.

Un Auteur soutenu par des Comédiens

Nous a fait au fauxbourg une guerre cruelle :
 En un mot il n'est pas jusqu'aux Italiens,
 Qui se donnent les airs d'entrer dans la querelle.

BRÉCOUR.

Ils suivent en cela les coutumes, les mœurs :
 Vous devez remarquer, vous qui semblez un sage,
 Que les petits, suivant l'usage,
 Sont les singes des grands Seigneurs.

ARISTE.

On a vu leur audace aussi-tôt confondue.
 Leur petit Philosophe, avec tout son esprit,
 Étoit si petit, si petit,
 Qu'en un instant on l'a perdu de vue.

BRÉCOUR.

Pour moi je m'attendois qu'il seroit triomphant ;
 Car c'étoit un si bon enfant !

ARISTE.

La haine contre nous, paroît universelle ;
 Mes confreres & moi, nous sommes avertis :
 Que de tous les côtés nous sommes investis,
 Et le corps de réserve est chez Polichinelle.

BRÉCOUR.

On vous prend, à ce que je vois,
 Pour des Philosophes de bois.

ARISTE.

Nous sommes en fureur contre ces rapsodies ;
 Il ne nous manque plus que de voir l'Opera

Nous faire aussi des avanies.
De la Philosophie un jour on donnera
Un Ballet en quatre parties.

BRÉCOUR.

Ce seroit la première fois
Qu'en ce pays on verroit la Logique.

ARISTE.

La Morale n'auroit pas plus beau jeu, je crois.

BRÉCOUR.

L'Acte brillant seroit celui de la Physique.

ARISTE.

Revenons, s'il vous plaît, au Drame des François.
Si vous en donnez un qui soit aussi caustique,
Monsieur l'Entrepreneur, vous serez sans succès.

BRÉCOUR.

Jadore, je l'avois, une pièce critique,
Dont chaque trait porte un coup bien mortel,
Et fait crier, ah! c'est Monsieur un tel.

ARISTE.

J'avois toujours pensé qu'un Poète comique
Ne devoit se permettre aucun trait personnel.

BRÉCOUR.

Sa plume dans le fond est fine & délicate.

ARISTE.

Oui, très légèrement il donne un coup de patte,
Et sçait dans des vers assez bons,
Dire en douceur aux gens qu'ils sont tous des fri-
pons.

S'il n'avoit point de goût pour la littérature ;
Mais point du tout, c'est sa profession.
D'où peut donc lui venir ce fond d'aversion ?

BRÉCOUR.

Que voulez-vous en lui, c'est la belle nature.

ARISTE.

C'est elle qui réproûve un si cruel dessein.
Les Lettres & les Arts sont formés dans son sein,
Leur union feroit l'ornement de la terre,
A l'univers entier ils donneroient des loix ;
Mais en se divisant, en se faisant la guerre,
Ils dégradent leur être, & perdent tous leurs droits.
Vous avez admiré souvent un beau parterre,
Ce qui charme les yeux, c'est l'accord du détail ;
Les fleurs que l'on y voit différentes entr'elles
Sont toujours fraîches, toujours belles,
Tant que le doux Zephir en caresse l'émail ;
Mais, quand l'Aquilon se déchaîne,
Leur éclat est en grand danger ;
Tout ce qu'il a jonché, se fane sur l'arène.
Le parterre détruit ne vaut pas un verger.
Poètes, Orateurs, Artistes, Geomètres,
Doivent se garantir de l'Aquilon fougueux.
La concorde qui régne entre eux
Est le Zephir qui fait fleurir les Lettres.

BRÉCOUR.

Je suis moins scrupuleux, je suis Entrepreneur.

ARISTE.

On peut dans tout état être un homme d'honneur,
Je suis passionné pour les vertus morales.

BRÉCOUR.

Vous devez donc m'estimer fort.

ARISTE.

Cherissez-vous autant les vertus sociales ?

BRÉCOUR.

Je suis un bon enfant.

ARISTE.

Cela se voit d'abord.

Vraiment, vous avez des principes.

BRÉCOUR.

De tout Paris j'estime le censeur,
C'est de Caton un digne successeur,
Et je le place au rang des Fameux prototypes,
Qui frondent les mauvaises mœurs.

ARISTE.

Voilà la Comédie, elle doit sans scrupule
Poursuivre par des traits & piquans & railleurs,
La nouveauté de chaque ridicule;
Mais dans un certain terme, elle doit s'arrêter,
Chercher à faire rire, & non à révolter.

BRÉCOUR.

Je ne sçais pas d'où vient l'on se révolte,
Jadis Molière a fait la loi,
Des abus de son siècle il faisoit la récolte,

Et les drapoit : d'un Auteur c'est l'emploi.

ARISTE.

Ce Molière, Monsieur, respectoit les personnes.

BRÉCOUR.

Par les allusions on les devinoit bien.

ARISTE.

Oui, mais ses Pièces étoient bonnes.

BRÉCOUR.

Celle-ci ne leur cède en rien.

ARISTE.

Oui, toute l'intrigue en est prise.

D'ailleurs est ce un grand mal que de chérir les
Art :

Pourquoi partir de-là pour fronder Cydalise,

Et pour l'accabler de brocards ?

Le bon goût n'est donc plus une chose permise.

Ce qui donne naissance à l'émulation,

C'est l'accueil que l'on fait à tous les gens célèbres :

Ils ont dans tous les tems tiré leur Nation

Et de la Barbarie, & du sein des ténèbres.

L'intérêt conduit peu les hommes à talens,

Le cas que l'on en fait peut plus que l'on ne pense

Contribuer à les rendre excellens.

L'estime des honnêtes gens

Est leur première récompense.

BRÉCOUR.

Et la mienne, c'est de l'argent.

Je desirerois fort une Pièce semblable,
Je trouverois l'Auteur fort obligeant.

ARISTE.

L'éclat n'en fera pas durable.

BRÉCOUR.

Elle a beaucoup valu, voilà le principal.
Qu'un Ouvrage entre nous soit critique ou moral,
Ou qu'on l'approuve, ou qu'on le fronde,
Cela me fera très-égal,
Pourvu qu'il amène du monde.

ARISTE.

Suivez le sort de cet Auteur :

Sans craindre les sifflets, sans craindre les huées,
Semblable à votre ami rentrez dans les nuées.

Son Ouvrage est une vapeur

Qui cache le soleil, parcourant sa carrière ;
Mais bientôt à ses feux le nuage est ouvert,
Et l'orage qu'il a souffert

Semble augmenter encor l'éclat de sa lumière.

BRÉCOUR.

Il faut lui passer cet accès,
C'est un homme qui vient de perdre son procès.

SCENE XII.

Un PAYSAN , M. & Mde BRE'COUR.
LE PAYSAN.

B On jou, Monfieu; dites-nous où ç'qu'est l'Maitre?
D' la Comédie & de l'Opera?
BRÉCOUR.

C'est moi :

Que me [veux tu?]

LE PAYSAN.

Je fis charmé devous connoître,
Je vous dirons d'abord... mais....

BRÉCOUR.

Quoi !

LE PAYSAN.

*(il prend le chapeau de Brécour,
& lui met sur la tête.)*

Morguiais, boutez dessus, j'avons d' la poulitèffé.

BRÉCOUR.

Peste soit du Manant.

LE PAYSAN.

Et pal far guois l'chapio

Est fait pour couvrir le çarvio,!

N'vous gênais pas pour nous ; à vous donc je ma-
draiffé

Pour avoir de l'emploua, Monfieu, dans vot'troupio.

BRÉCOUR.

Dans mon troupeau ! que veux tu dire ?

LE PAYSAN.

Dans vot' troupio d'Thiâtre : eh quoy ! ça vous fait ri'e !

J'crais stependant que j'parlons clar & net.

M^{de} BRÉCOUR.

Il veut dire la Troupe.

LE PAYSAN.

Hé ! ben, c'est la mém'chose ;

Troupe ou troupio , bonnet blanc , blanc bonnet.

I' n' faut pas pour ça qu'on nous glose.

Enfin tant y a que not' cousin Julien.

Qu' est. . . comment dit-on ça ? vot' marchiniste.

BRÉCOUR.

Eh bien ?

LE PAYSAN.

Il m'a dit qu' vous cherchiez des chanteux : je m'propose

En qualité de Mugicien.

BRÉCOUR.

Pour l'Opera.

LE PAYSAN.

Sans doute.

M^{de} BRÉCOUR.

Il a de la figure.

LE PAYSAN.

Vous vous y connoissais, voyais cette encolure.

M^{de} BRÉCOUR.

Je crois qu'il chantera fort bien.

BRÉCOUR.

Ce Payfan?

M^{de} BRÉCOUR.

Oui, j'en ai bonne augure.

Avez-vous de la voix?

LE PAYSAN.

Oh! pis qu'un enragé.

J'avons du creux, bonne poitrine:

Hem, hem; & Guieu merci, j'nons pas la courte
haleine.

M^{de} BRÉCOUR.

Allez, vous serez engagé.

BRÉCOUR.

Y pensez vous?

M^{de} BRÉCOUR.

C'est mon affaire.

Vous sçavez notre accord, c'est à vous de vous
taire.

LE PAYSAN.

Pour fardonner en bais car, en bais mol,

Sangul'ois, j'valons un Rossignol

D'Arcadi' Royal' de Musique,

Et pargué

Eh ! pargué , je ferions la nique
A tous tant qu'ils font tous ; comptez qu'j'i-
rons not' train.

Avant l'âg' de quinze ans , j'ons chanté dans
l'Leutrain ,

Et pis j'ons soufflé d'Ogre , où j'ons fait des
marveilles ,

Pis j'ons vù l'Opira , j'ons vù pû d'une fouas ,
Et je m'souviens ben d'tout : j'crais entendre
les vouas

Corner encore à mes oreilles.

Les Acteurs étiont bons , j'les ont examinés ;

Car , morgué , je ne fis pas bête.

Un biau Prince d'abord venoit chanter du nez ;

Sa Princesse d'un air honnête ,

Les bras en l'air , les yeux tornés ,

Ly répondoit en chantant de la tête ,

Et pis y avoit un Roua , droit comme un
Estafier.

Stila chantoit d'la gorge , & pis y avoit un
chantre

Qui , pour se donner l'air forcier ,

S'battoit les flancs , tiroit la voix d'son
ventre ,

Ah ! qu'c'étoit biau ! Morgué , dis-je à part
moua ,

Si j'étais là, je serais dans not' centre.

Mde BRÉCOURT.

Tu chanterais comme eux ?

LE PAYSAN.

Oui, comme eux, jarniguoua.

Ils avont leux mérite, & j'avons itou l'nôtre.

S'il faut crier, j'crierons tout comme un
autre,

Au plus fiar.

M. BRÉCOUR.

Et c'est-là les trois quarts du talent.

LE PAYSAN.

Oui, quand on gueul' ben fort, on dit : c'est
excellent.

BRÉCOUR.

Mais, on n'entend point les paroles.

Mde BRÉCOUR.

Eh ! bien, voyez le grand malheur !

On ne perd que des fariboles.

Vas, mon ami, tu seras grand Acteur.

Je t'en réponds.

LE PAYSAN.

Ah ! queu glouare !

BRÉCOUR.

J'enrage.

Vous croyez qu'avec ce patois,

En prononçant comme au Village

Grossièrement des Rouas, des Rouas,
Princesse, glouare.

Mde BRÉCOUR.

Oui, c'est le bel usage.

BRÉCOUR.

Ce ridicule accent....

LE PAYSAN.

Mon accent est stila

Dont on se sert à l'Opéra ;

Eh ! pargué, c'est ce qu'on enseigne

Vous diriais : régne, Amour ; si donc ; moi,
j'dirois : régne.

Régne, Amour. V'là qu'est pû ronflant.

Vive des sons qui remplissent la bouche.

C'n'est pas l'cœur qu'il faut que l'on touche,
C'est l'oreille, morguais.

Mde BRÉCOUR.

C'est bien dit, mon enfant.

Çà, quel rôle veux-tu ?

LE PAYSAN.

Mais moi, je n'fçais qu'vous dire.

Tout ç qu'ous voudrais, un Amour,
un Zéphire,

Queuqu'Dieu, queuqu'Diable, un Ze-
ros, un Tyran ;

Queuqu'Enchanteux, un' Nympe d'bar-
gerie,
Une Princesse, une Furie ;
Le chouas m'est fort indifferant,
J'allons, si vous voulez, essayer plusieurs rôles.

Madame BRÉCOUR.

Oui.

BRÉCOUR.

Soit.

LE PAYSAN.

De l'Opéra j'ons r'tenu les paroles ;
Car j'ons acheté le Placard.

J'enfilerons les mots à ma mode, au hazard,
Com' ça s'pratique : un Prince amant
d'une Princesse,

Font un Moinoroqu' de tendresse.

Mais il faut, s'il vous plaît, vous tenir à l'écart

[En Haute-Contre.]

Jarnigué, Princesse adorable,

Quand finirez-vous le tourment

D'un Zeros déplorable ?

Si c'est un crime d'être aimable ?

Ah ! qui des deux est plus coupable ;

Vous de charmer si tendrement,

Moi d'aimer si parfaitement ?

Ah ! qui des deux est plus coupable !

Jarnigué, Princesse adorable,

Quand finirez-vous mon tourment ?

[bis.]

C'en est trop , terminons une ennuyeuse vie.

[En Basse-Taille.]

Arrête , arrête , hélas ! quelle barbare envie !

Ah ! ne vous donnez point la mort ,

Car vous feriez un grand tort

A la Princesse qui vous aime.

[En Haute-Contre.]

Qui m'aime ! juste ciel ! Dieux ! queu bonheur extrême !

Murmurez...doux oisiaux, coulais, charmants Zéphirs ;

Volais , volais , ruisiaux pour chanter mes plaisirs. bis.

[En Basse-Taille.]

Ta tendre flamme est couronnée :

Je viens de la part des Enfers ,

Pour ordonner ta destinée ;

De deux parfaits Amants l'agriable Hyménée

Doit effrayer tout l'Univers.

Descendez , descendez d'Olymp^e , troupe immortelle ,

Sortez de vos antres profonds ,

Que les joyeux Plaisirs , transformés en Démon , bis

Celebrent la terreur d'une flâme éternelle. lis.

[En Chœur.]

Chantons , chantons , sautons , sautons ,

Triomphe , gloire ,

Chantons , Cupidons ,

Chantons la Victoire.

[En Dessus.]

Non , non , il n'est point de si joli nom

Que le nom de la Victoire,

Non, non, il n'est point de si joli nom
Que celui de Curpidon,
De la Victoire, & de la Victoire.

Mde BRÉCOUR.

C'en est assez, comptez sur moi,
Je vous donnerai de l'emploi.

SCENE DERNIERE.

Tous les Acteurs.

BRÉCOUR, *au Parterre.*

Voilà tous les sujets de la Troupe nouvelle,
Messieurs, vous les pouvez rendre tous excellents ;

Votre indulgence excitera leur zèle,
Il n'appartient qu'à vous de créer les talens.
Si nos Acteurs ont le don de vous plaire,
De les fixer ici vous avez le pouvoir.

Que votre goût les forme & les éclaire ;
Pour hâter leurs progrès, venez souvent les voir.

F I N.

AIR; DE Mlle. DEGLANDS.

Allegro.

QUand le ton- nère é- clate dans les airs ,



Le Roffi- gnol se tait dans un boc- cage ,



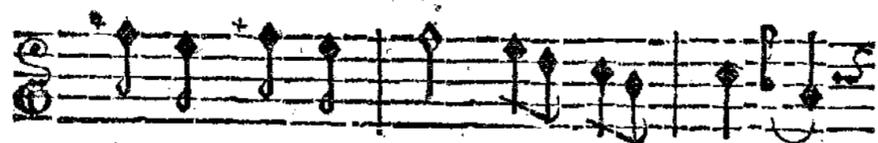
Le calme vient a- près l'o- rage ,



Le calme vient a- près l'o- ra- ge.



Le Roffi- gnol l'annonce à l'Uni- vers ,



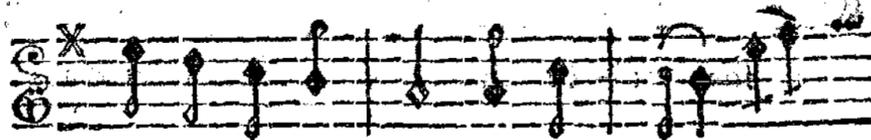
En re- commen- çant son ra- mage ,

Civ

ARIETTE: DE M. LE JEUNE.

Andantino.

ZÉ-phir dans u-ne plaine, Ca-ref-



se toutes les fleurs, La dou-ceur de



son ha-lei-ne Semble ani-mer leurs cou-

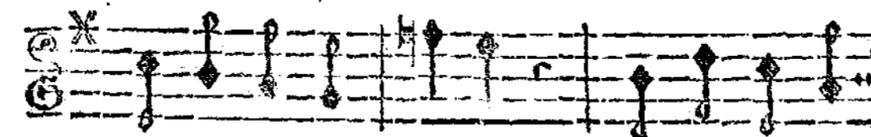


leurs, La dou-ceur de son ha-leine Semble

FIN.



a-ni-mer leurs couleurs: L'A-mour



volant près des belles, Produit les mé-

C v



mes ef- fets ; Et le mouve- ment de



ses ai- les Donne de l'ame à leurs at-



traits. - - - - Ze.

Fin de la Comédie de la Nouvelle Troupe.



LE TRIOMPHE
DE THEMIRE,

O U

LES SAUVAGES VAINCUS,
BALLET SERIEUX,

Heròi-Comique, Pantomime.

Cvj



ACTEURS DU BALLET.

PRINCIPAUX PERSONNAGES.

UN PRINCE, *Amant*
de Themire, M. Billion.

THEMIRE, *Amante du*
Prince, Mlle. Camille.

CHEF DES SAUVAGES, M. Grenier.

CHEF DES PIQUEURS, M. Giguet.

LE PREMIER ECUYER
DU PRINCE, M. Langerville.

AUTRES PERSONNAGES.

CHASSEURS *de la suite du Prince.*

COMPAGNES *de la suite de Themire.*

SAUVAGES, *habitans des Cavernes &*
des Bois.

ORÉADES, *Nymphes des Montagnes.*

BUCHERONS *Villageois,* Mrs. Berquelor;
Gervais.

BUCHERONE *Villageoise,* Mlle. Catinon.



LE TRIOMPHE
DE THEMIRE.



Le Théâtre représente une belle Forêt dans laquelle est un rendez-vous de chasse, orné de differens bancs. Sur un des côtés de cette Forêt est une Grotte d'où sort une source dont l'eau tombe dans un petit ruisseau. Ses bords sont garnis de fleurs. Vis-à-vis de cette Grotte sont quelques Bucherons & Bucherones qui s'occupent, les premiers à abattre des branches d'arbres, & les secondes à faire des fagots; ce qui dure pendant les trois premières Scenes. Le fond du Théâtre est occupé par des rochers dans lesquels sont des Cavernes obscures: elles ont presque toutes des portes, & elles servent de retraite à des Sauvages.

SCENE PREMIERE.

UN Prince Indien avec toute sa suite est au rendez-vous. Il propose avant le départ pour la Chasse, des Jeux & des Danses qui sont acceptés.

SCENE II.

LE premier Ecuyer apporte un bouquet au Prince qui le présente à Themire ; ce qui se passe pendant que les danses continuent.

SCENE III.

LE chef des Piqueurs vient annoncer au Prince que le sanglier est levé. Aussi-tôt l'ordre est donné à toute la suite, & dans l'instant on entend un bruit de chasse. Tous les Chasseurs & la Compagnie se disposent à partir. Le Prince & Themire partent. Chacun se disperse dans la forêt, & suit la Chasse.

SCENE IV.

PLusieurs Bucherons & Bucherones, qui étoient occupés pendant les trois Scènes précédentes à abbatre des branches d'arbres, & à faire des fagots, cessent leur besogne,

traversent la forêt, & s'arrêtent au rendez-vous pour s'y reposer. Les uns portent des haches, des serpes & des croissans, & les autres portent des fagots. Ils mettent à bas leur fardeau, & après s'être un peu reposés, l'un d'eux tire une cruche de son havre-sac, il la présente à sa Compagnie; chacun boit, & après qu'ils se sont tous rafraîchis, un Bucheron se met à danser, & engage ses amis à faire de même; tous se divertissent, & après qu'ils se sont amusés, ils reprennent leurs fagots, & continuent leurs routes pour s'en retourner chez eux.

S C E N E V.

T H E M I R E , *seule.*

THemire se trouvant écartée de la Chasse, parcourt la forêt, & se retrouve au rendez-vous sans sçavoir qu'elle en avoit pris le chemin. Comme elle est fatiguée d'avoir cherché le Prince, elle s'y repose.

Un Sauvage sort d'une des cavernes qui occupent le fond du Théâtre. Il apperçoit

Themire qui va se rafraîchir à la source d'une Grotte, il l'épie.

Themire profite de l'eau de cette source pour s'y rafraîchir. Elle s'y assoupit. Son sommeil n'est pas long, car le bruit des feuilles qu'elle entend, l'agite & lui suggere qu'elle est poursuivie dans cette forêt par quelque bête feroce. Elle court, va & vient. Sa crainte redouble, & elle tombe contre un arbre où elle demeure appuyée & toute tremblante.

S C E N E V I.

LE SAUVAGE ET THEMIRE.

LE Sauvage qui épioit Thémire, se présente à ses yeux : elle demeure effrayée à la vue de cet homme, & se sauve vite dans la forêt. Elle veut fuir ; mais elle ne le peut, parce que son ennemi lui bouche le passage, ce qui forme un pas de deux. Ce Sauvage lui peint son amour. Themire dans l'effroi le plus grand conçoit de l'indignation & du mépris pour un tel objet ; elle s'enfuit ; elle

court au travers de la forêt ; ce qui fait naître différentes situations entre Themire & le Sauvage. Toutes les instances que cet homme brute, lui fait, ne font qu'augmenter ses peines.

Themire accablée de lassitude & de fatigue, tombe évanouie ; le Sauvage profite de cet état, s'en empare, & l'attache avec une ceinture de feuillages qu'il détache d'autour de lui, & la conduit à une des cavernes.

Peu de tems après l'enlèvement de Themire, le Prince pour suivre la chasse, traverse le rendez-vous, & est accompagné seulement d'un Piqueur, fort surpris de voir Themire au pouvoir d'un Sauvage qui veut la faire entrer de force dans sa caverne. Le Prince veut aller à elle pour la secourir, mais il est arrêté par plusieurs autres Sauvages qui se présentent à lui.

Le Prince furieux de cet événement, fait signe à son Piqueur d'appeller toute sa suite ; le Piqueur à l'instant sonne du cor afin d'avertir tous les Chasseurs de se réunir au rendez-vous.



SCENE VII.

Tous les Chasseurs arrivent de tous côtés armés de Javelots. Le Prince les engage à délivrer Themire qu'un Sauvage a enlevée.

SCENE VIII.

LE Sauvage qui voit rassembler tous les Chasseurs, appelle tous ses autres compagnons à son secours.

Un bruit de symphonie annonce leur arrivée.

Ils paroissent aussitôt armés de massues. Ils bordent les roches, & défendent l'entrée de leurs cavernes.



SCENE IX.

Combat des Chasseurs & des Sauvages.

LE Prince se présente avec tous les Chasseurs armés de lances , de javelots & de piques. Ils montent sur les rochers , & sont repoussés vivement par les Sauvages. Le Prince ranime les chasseurs qui enveloppent leurs ennemis ; alors le combat devient général ; les Chasseurs ayant le dessus , reprennent courage , tâchent de terrasser les Sauvages ; & dans le tems qu'ils levent le bras pour leur lancer leurs javelots , ils sont arrêtés par les Oréades qui sortent des différentes cavernes d'alentour , lesquelles accourant au bruit , viennent parer ce dernier coup.

SCENE X.

LEs Chasseurs obligent les Sauvages à se soumettre & à leur rendre les armes ; deux des premiers , se détachent & montent sur les rochers : ils enfoncent les ca-

vernes , & délivrent Themire qu'ils mènent au Prince , qui lui témoigne combien il est enchanté de la revoir. Le Sauvage qui la gardoit , est aussi présenté au Prince ; Themire employe les sentimens les plus sinceres pour remercier le Prince des bontés qu'il a eues de la délivrer.

S C E N E X I. & dernière.

Les Oréades demandent au Prince le pardon des Sauvages ; Themire se joint à elles , ainsi que ses compagnes. Le Prince fléchi par leurs prieres , accorde la grace aux Sauvages ; ensuite chacun prend part aux Jeux & aux Plaisirs qu'il ordonne , & différentes danses s'exécutent & terminent le triomphe de Themire.

L'invention & la composition de ce Ballet est de M. BILLION.

F I N.